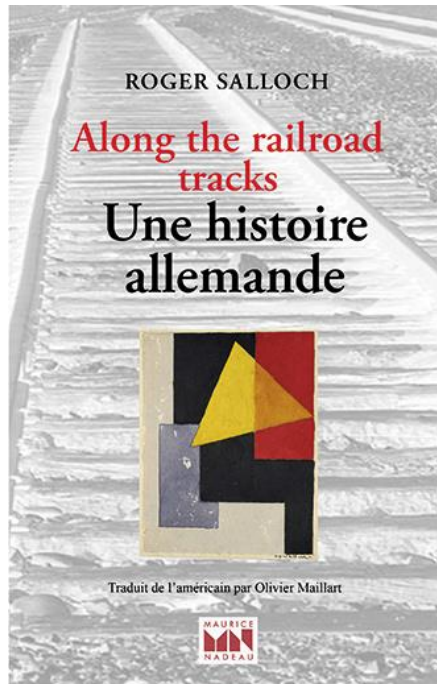


Albert Bensoussan

Reich année zéro : le chemin d'enfer



Si loin désormais de l'enfer hitlérien, les récits témoignages sur l'État nazi se multiplient, ressuscitant l'histoire de la plus grande honte de l'Occident au XXe siècle. Pour cette seule année 2017, après l'excellent roman du Britannique David Browning, *Zoo Station* et le puissant polar de l'Allemand Cay Rademacher, *L'assassin des ruines*, qui se situent, le premier à Berlin en 1939 après la « Nuit de Cristal », le second au milieu des ruines de Hambourg en 1947, nous avons vu tout récemment les prix Goncourt et Renaudot couronner, le premier, la plume du Rennais Éric Vuillard dévoilant les coulisses de l'Anschluss et sa farce macabre dans *L'ordre du jour*, le second, le journaliste strasbourgeois Olivier Guez, auteur notamment de l'essai *Une histoire des Juifs en Allemagne depuis 1945*, nous entraînant sur les traces du sinistre médecin d'Auschwitz dans *La disparition de Josef Mengele*. Et puis, dans cette longue liste, il nous faut saluer un dernier titre, le récit de l'Américain, fils d'immigrants

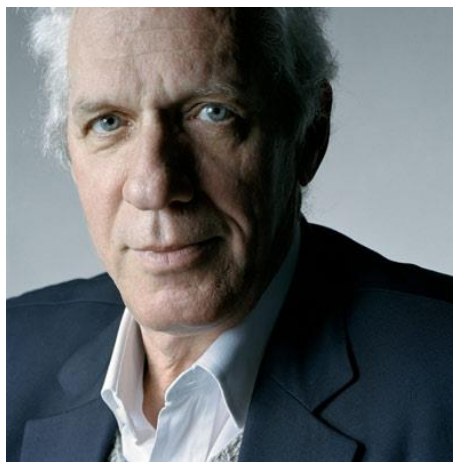
allemands, Roger Salloch, *Along the railroad tracks – Une histoire allemande*, qui, lui, prend les choses à leur point de départ en situant son intrigue à Berlin en 1935, au lendemain de « la Nuit des Longs Couteaux » et de la rivalité entre les SA et les SS, ces derniers étouffant dans le sang ceux-là (comme le montre le film *Les damnés*, de Visconti). Le noir, dès lors, est partout et éteint les couleurs. Le nazisme en est à son aurore et Hitler, balayant l'Histoire, entend bâtir pour mille ans un Reich à partir de zéro, et c'est bien dans le cercle noir du zéro que se déroule l'intrigue de ce livre avec en couverture – en ouverture – un tableau du père de l'auteur, Heinz Emil Salloch, qui, dans un art cubiste qu'on jugera bientôt « dégénéré », évoque l'innommable avec un triangle jaune inscrit dans la barre noire d'une croix gammée encore en sa première branche, tableau qu'on ne peut qu'admirer comme prémonitoire.

Roger Salloch

Along the railroad – Une histoire allemande

traduit de l'anglais (américain) par Olivier Maillart

Éditions Maurice Nadeau, 2017, 168p., 19€



Le premier roman de cet Américain d'origine allemande né en 1945 aux États-Unis où son père a débarqué après avoir fui Hambourg en 1938, est promis au succès dans notre Europe qui a connu la mutilation du nazisme :

traduit et publié l'an dernier en Italie, *Una storia tedesca*, l'Allemagne s'apprête à le découvrir dans la langue de son père, et, fidèle à la mémoire de Maurice Nadeau, qui fut avant tout un découvreur de talents, voilà qu'il paraît dans les éditions qui perpétuent son nom. C'est un livre qu'on lit d'une traite, en courant le long des rails qui, conduisant à la catastrophe, ne peuvent évoquer pour nous que le train d'Auschwitz. On connaît l'histoire et son cours fatal, n'en déplaisent aux négationnistes.

Dans la Berlin qu'animent encore, en ce printemps 1935, les tilleuls de l'avenue Unter den Linden, ce grand jeune homme qui enseigne la peinture partage son temps entre trois femmes, deux jeunes élèves et sa mère, déjà accablée de vieillesse, qui lui a seriné l'histoire des Rois Mages et pour qui il dessinera une lampe de papier en triptyque : l'Enfant Jésus surmonté d'une étoile de David – « D'ailleurs Jésus n'est pas encore chrétien » –, la Sainte Famille sous une croix, et les trois Rois apportant leurs cadeaux. C'est justement en compagnie de ses deux élèves qu'il a inauguré cet art de la lampe en carton ciré et peint. Cette histoire lui tient tellement à cœur, et il la raconte si bien à ces jeunes filles qu'elles le surnomment Balthazar. Il est le Roi Mage, celui qui déjoue les pièges d'Hérode, sans toutefois empêcher le massacre des innocents. Telle est la parabole. Des deux filles l'une est juive, Rébecca, l'autre chrétienne Lotte : la première partira à temps avec les siens en gagnant – à pied – la Suisse, la seconde, sans y adhérer ni obéir, suivra sa famille dans son destin nazi, son jeune frère appartenant aux brigades de jeunesse fanatisées. Ces deux filles sont tout à la fois des amies étroites et des rivales, et Reinhardt, leur professeur restera partagé entre ces deux cœurs. Pour le meilleur : l'art et l'amour et cet éclat qu'il voit en elles et qui rachète la peste brune par l'exhortation de Goethe : *Mehr Licht*, « plus de lumière », alors même que l'Allemagne s'enfonce dans les ténèbres, dans le grand trou noir du zéro. Et

pour le pire, si le lecteur veut bien suivre, avec le peintre, ce chemin d'enfer. Ce professeur d'arts plastiques a une très haute idée de sa mission : « Enseigner, c'est apprendre à voir », déclare-t-il, et lorsqu'il emmène la jeune Lotte à la *Stadt-Galerie*, ils voient bien qu'il n'y a plus rien à voir : où est passé Kandinsky, qu'est devenue ce Klee sur ce mur où ne reste que la tache grise de l'absence ? Est-il vrai que Reinhardt ne forme que des « barbouilleurs dégénérés » ? Hitler, certes, se disait peintre, mais sans doute ne pouvait-il produire que des « natures mortes » et non ces « *still lives* » que revendique ce professeur de beauté. Le Führer a l'air de sourire, mais regardez bien, nous dit-il, « le sourire n'est en fait qu'une ombre projetée par le soleil, et lorsque le soleil se cache derrière un nuage, le sourire vide les bâtiments des environs de tout ce qu'ils contiennent ». D'ailleurs, le gardien du musée dit naïvement : « Il n'y a rien à voir ici », et Lotte, excédée au spectacle de toutes ces œuvres décrochées que son professeur lui décrit avec la même précision que les « êtres-livres » de Truffaut dans *Fahrenheit 451* récitant les ouvrages qu'on a brûlés, tire enfin la juste leçon : « Nous sommes ici pour fermer les yeux ». Oui, nous sommes bien là dans un monde à l'envers et le nazisme marche sur la tête.

Comme dans *La plaisanterie* ou dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, une missive mal interprétée va précipiter le drame ou la tragédie : une lettre que Rébecca adresse à cet homme tant aimé qu'elle quitte dans cet exode des Juifs, et qu'elle remet à Lotte qui la lit et en fait état, contient tout à la fois un aveu et une accusation. Mais, alors qu'elle parle d'espionnage, voulant signifier subtilement la présence en elle et près d'elle de l'être aimé dont elle va se séparer, qui peut comprendre la métaphore dont elle use ? Qui, dans ce régime, est capable d'humour et de subtilité ? Salloch rejoint ici Kundera.

Dans un style d'une extrême sobriété, économe d'images, aux adjectifs parcimonieux, d'un art minimaliste qui n'est pas sans évoquer, ici Hemingway,

là Peter Handke, signataire de l'exergue, ce roman est semblable au diamant blanc que le narrateur inscrit au front du cerf, image récurrente d'une esthétique de la Renaissance et exaltation de la fabuleuse autant que lumineuse escarboucle – ce *carbunclo* cher à Góngora, poète baroque s'il en fut – qui est là pour contrebalancer, par l'immense richesse culturelle de l'Allemagne d'avant, ce grand vide qui a saisi le 3^{ème} Reich. Mais, même si l'espoir, dit-on là, est « compliqué », il restera quand même « sur la rivière, le contour de la maison dessinée par Rébecca, flottant sur sa feuille, [qui] avance vers l'avenir comme un rêve sous un globe de verre ». Car en toute fin, l'art, qu'il soit dessin, peinture ou écriture, se trace et s'inscrit, immarcescible, sur le tableau noir, et si le lecteur entre dans la voie de l'artiste, eh bien ! le cauchemar cédera la place au rêve.

Albert Bensoussan